

Drago B. Rotar

LA QUÊTE DE L'IDENTITÉ; »DIE JUDENFRAGE« ET LA PRODUCTION DE L'IDENTITÉ ETHNIQUE DANS UN PAYS SANS JUIFS¹

Résumé / Povzetek:

Distančno oz. izključevalno razmerje do judaizma in Judov je konstitutivno notranjkrščansko razmerje in je potemtakem med najbolj stalnimi in neogibimi značilnostmi "krščanske civilizacije". Paradoks antisemitizma brez Judov, s katerim se srečamo v zgodovini slovenskega, pa ne zgolj slovenskega, nacionalizma pravzaprav "evropeizira" ali "okcidentalizira" Slovence na najbolj temeljni ravni. Vendar se to razmerje, ki je bilo že v XIX. stoletju načeto z laicizacijo zahodnih družb (z vsemi konflikti, nasilji in sprenevedanji, ki jih poznamo iz zgodovine), v slovenskem primeru prelamlja še skozi zaslon provincializma in ponarejenosti kulture.

Mots clés / Ključne besede:

Literatura, nacionalizem, antisemitizem, produkcija identitete, zgodovina

Déjà plus que seize ans se sont écoulés depuis la parution, en son temps peu aperçue, d'un numéro spécial de la revue slovène *Problemi* contenant les actes d'un colloque sur la »question juive«². Dans une certaine mesure, ce recueil d'interventions relève aussi de la mythologie du groupe responsable du projet. Certes, ce n'était pas la première publication des textes traitant cette »question« en Slovénie, bien au contraire, il y en avait une prolifération vers la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle coïncidant, d'une manière approximative, à la vague de l'antisémitisme à Vienne, avec Karl Lueger et ses Chrétiens sociaux³, ainsi que

¹ Cet article est un compte rendu bien modeste d'une partie des résultats d'un projet de recherche mené, sous la direction de l'auteur de l'article, à l'ISH, Ljubljana, dans les années 1994-1997, sur l'Antisémitisme – nécessité structurelle des conjonctures idéologiques nationalistes au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle en Europe centrale et dans les pays slovènes. Le projet était financé par le Ministère de la Science et de la Technologie.

² *Problemi*, 1, 1985, n^o spécial *La question juive*.

³ La littérature historique sur Vienne, Berlin, l'Autriche-Hongrie, l'Allemagne est trop abondante pour être énumérée dans un texte si peu exhaustif que le notre, mais citons néanmoins: Simon Doubnov, *Histoire moderne du peuple juif* (Préface par P. Vidal-Naquet), Paris, Cerf, 1994; William O. McCagg Jr., *A History of Habsburg Jews, 1670-1918*, Bloomington and Indianapolis, Indiana Univ. Press, 1992; Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme*, Paris, Calmann-Lévy, 1981; Bruce F. Pauly, *Eine Geschichte des österreichischen Antisemitismus. Von der Ausgrenzung zur Auslöschung*, Vienne, Kremayr & Scheriau, 1993; Helmut Berding, *Histoire de l'antisémitisme en Allemagne*, Paris, Éditions de la MSH, 1991; Jacques Ehrenfreund, *Mémoire juive et nationalité allemande. Les juifs berlinois à la Belle Époque*, Paris, PUF, 2000.

pendant les quatre ans de l'occupation par le Reich nazi et l'Italie fasciste du territoire slovène au milieu du XX^e siècle une prolifération analogue était soucitée, contrôlée et divulguée sous la tutelle des autorités d'occupation et de collaboration. Or, ce fut la première publication slovène traitant l'antisémitisme d'une manière distanciée et critique, de plus qu'aussi les portes-parole du socialisme bolchévique triomphant des premières années d'après la guerre, et même les idéologues du socialisme autogestionnaire à partir des années soixante hostiles à l'ouverture des questions de ce type, ont manqué de se prononcer sur ce sujet.

Aujourd'hui, cette publication a un double intérêt. D'abord, parce qu'elle manifeste, et de manière bien distincte, les limitations épistémologiques résultant d'une conscience trop vague de l'existence d'une dimension historique de la «question» en question. Cette «question» était, la Shoah incluse, non seulement ignorée par certains des auteurs-«théoriciens» de la société autogestionnaire, mais bien refusée en tant que telle, comme appartenant à un monde idéologique déjà périmé. Dans le recueil, telle prise de position ne se manifeste pas de manière ouverte, elle y est quand même présente sous la forme de sous-estimation du problème⁴, et, notamment, dans la conviction des acteurs qu'ils pouvaient traiter un sujet historique, et d'une manière satisfaisante, malgré leur connaissance non-systématique et superficielle, en quelque sorte accidentelle du sujet de ce sujet précis.

Les limitations épistémologiques et autres que nous venons d'évoquer sont aussi à attribuer à la restriction, inévitable au temps du colloque, portant sur le choix des invités: c'étaient les théoriciens en sciences sociales et les intellectuels de l'autre côté de la barrière idéologique mais, néanmoins, le «notre», du pays (ainsi, il est devenu possible que, à l'exception conditionnelle de M.A. Švarc, personne parmi les participants n'était pas un spécialiste en études juives ou celles de l'antisémitisme européen, pour ne pas parler de l'antisémitisme dans cette région du pays où, pratiquement, il n'y avait pas de juifs).

Ensuite, le fait frappant encore aujourd'hui, c'est la perspicacité et nature «programmatisée» d'un bon nombre des articles du recueil qui se sont manifestés ainsi, à l'insu des participants eux-mêmes, bien au moment où, dans les pays de l'Occident, l'étude des sujets juifs et les discussions ont redémarré avec une vigueur sans précédent. Ainsi leurs textes oscillent entre les propositions des dispositifs et les présentations des analyses limitées des «cas», tandis que leurs références sont, par la force des circonstances, non-standardisées, *ad hoc*, incomplètes et non-précises. Le titre du recueil et le sujet qu'il désigne étaient eux aussi compris comme un *exemplum* propre et suffisant à laisser percevoir la force interprétative de ce courant de pensée appelé à l'époque, et par ses représentants eux-mêmes, la «théorie matérialiste». Et cette force interprétative avait de quoi surprendre: elle a été élaborée, bien que malgré elle, un programme de recherches qui ne faisait part des intentions d'aucun de ses auteurs (en premier lieu, parce que l'horizon épistémologique de base de cette théorie là n'avait nul besoin intrinsèque d'une activité de recherche

⁴ Ainsi, par exemple, l'article de R. Močnik, évite les dimensions du sujet du colloque en réduisant toute une problématique historique aux seules sophistiques pseudo-althuseriennes et rhétoriques de la démonstration «logique» des bêtises marxistes dans son texte sur la question juive.

qui vérifieraient, en la confirmant ou en la rejetant, et nul besoin de changement issus d'une telle vérification).

Or, au moment de la publication des actes du colloque sur la question juive, cette attitude n'a pas encore suscité le réductivisme formaliste auquel cette école allait déboucher dans quelques ans, mais par une équipe composée des autres personnes, bien que dans certains textes son sort s'était déjà laissé soupçonner.

Quoi qu'il en soit, le programme de recherches est présent, souvent d'une manière floue et latente dans la plupart des textes publiés, ainsi que toutes les recherches postérieures de ce colloque entrent sur un terrain déjà défriché ou déterminé par lui⁵.

Après ce colloque de 1985 et la publication de ses actes, toutes les recherches concernant quelque peu les juifs et l'attitude des non-juifs envers eux entrent dans son sillage, parfois sans que les chercheurs connaissent les textes en question. Les recherches ultérieures et la grande majorité des textes qui en rapportent les résultats, constatations et découvertes sont bien plus naïfs que les textes théoriques des *Problemi* dans la mesure où ils cherchent à faire entrer la «question juive» dans le cadre de l'histoire nationale slovène. Ces travaux, on les a fait, dans le cadre des recherches sur l'antisémitisme, assez profitables, là où elles faisaient état des archives nationales et municipaux et des fonds des documents privés; or là où ils cherchent à expliquer le phénomène juif dans ce cadre national mal approprié, elles font le recours à des schémas idéologiques évidentes et spontanées⁶. Il s'ensuit une sous-estimation du sujet lui-même, y compris une dénégation de l'anti-judaïsme chrétien comme l'horizon général des attitudes concrètes et individualisées envers les juifs.

Par exemple, un spécialiste en histoire littéraire cette fois, Igor Grdina nous offre dans un article de 1989 sur l'antisémitisme dans la littérature slovène⁷, plutôt qu'une analyse de l'antisémitisme, plusieurs exemples du sens commun local. En voilà un exemple: «Un écrivain ne saurait pas être accusé d'antisémitisme pour la seule raison qu'il créât, dans un oeuvre d'art concrète, un tel ou tel Juif, même si

⁵ Le triste triomphalisme d'un Ivan Urbančič (dans la *Nova revija*, vol. XX, n° 230-231, juin-juillet 2001, pp. 1-22) suggérant que la "théorie matérialiste" se serait montrée bien éphémère en comparaison avec la position heideggerienne qui est la sienne, étale sa vanité par la mécompréhension même de la nature de la "théorie" supposée périmée: c'est bien Urbančič lui-même qui a pris au sérieux un slogan de conjoncture pour le dénominateur commun d'un large éventail des prises de position épistémologiques bien différentes: de la psychanalyse lacanienne d'un S. Žižek, passant par la philosophie politique, anthropologie sociale, à l'anthropologie historique et à une certaine linguistique de la parole ou du discours.

⁶ C'est le cas, par exemple, de l'ouvrage de Vlado Valenčič *Židje v preteklosti Ljubljane (Les juifs dans le passé de Ljubljana)*, Ljubljana, Park, 1992, qui malgré les données nouvelles, et même inédites y recueillies reste irrémédiablement invalide, et, cela à cause de l'ignorance de la problématique juive (dont la connaissance est remplacée dans le texte par un commentaire stéréotypé de ce qu'il y est décrit ou cité) et qui débouche sur l'insignifiance et non-pertinence, pour l'histoire nationale slovène, des thèmes liés aux juifs en raison de leur faible nombre, et "depuis toujours", sur le territoire qui, à l'heure actuelle, est celui de la République slovène.

⁷ Igor Grdina, "Podoba žida v slovenski literaturi" ("L'image du Juif dans la littérature slovène"), *Kronika*, 37, 1989, n° 3, p. 272.

mauvais, mais concrète». La phrase citée est bien révélatrice: si l'on laisse de côté le fait que, dans un pays où les juifs ne sont pas et n'étaient jamais très nombreux, un juif concrèt est donc la rareté, il est vrai qu'ici on trouve difficilement une créature lettrée qui omettrait de divulguer »son« opinion, l'Opinion sur les Juifs, et ce fait a selon toute apparence échappé à l'attention de l'auteur. La phrase démontre aussi une conception pré-moderne, »réaliste«, de la littérature tenant le miroir à la société et suivant les procédés de représentation obeissants aux règles de la persuasion rhétorique et de la véracité: l'oeuvre concrète comprenant les figures littéraires concrètes donc les juifs concrèts⁸. Les croyants à la Terre plate ne représentent aucun problème culturel sérieux dans une société où il se trouvent obligés à se tenir dans la compagnie des adhérents de la même croyance; or, dans une société où ils occupent les postes à l'Université, il est, quand même, un peu désolant.

De plus, les textes littéraires slovènes, dans leur majorité, ne s'inscrivent pas dans cette catégorie des oeuvres littéraires qu'on peut, et à juste titre, considérer comme le lieu d'innovations textuelles et intellectuelles. Or, ces textes n'entrent pas non plus dans la catégorie de la littérature dite triviale ou populaire. Ce flottement entre les deux catégories pourrait lui même devenir l'objet de l'intérêt anthropologique, parce que dépendent d'une évaluation extra-littéraire, quoique critique et discursive, dans un milieu où la littérature partage l'espace du pouvoir idéologique, national ou communiste, sans différences de base. Et en même temps, cet espace n'était jamais défini par le raisonnement purement économique, nous le rapportons ici juste comme un fait qui jette quelque lumière sur le discours qu'il nous faut prendre en considération.

La phrase citée d'I. Grdina ici fait partie d'un plaidoyer recurrent consacré au blanchissement, inutile d'ailleurs, des grandshommes locaux, en l'occurrence Ivan Cankar, et à l'effacement anachronique de leurs vices, mais qui, en réalité, n'est qu'un renfermement, réitéré sporadiquement et peut-être rituellement, par d'auteurs dans la culture nationale dans sa forme anachroniquement pérennisée. Ces campagnes de réappropriation servent comme les rites d'épuration et de renouvellement de la communaute, supposée *a priori* de consister des Slovènes, et, notamment, d'esprits cultivés ou sémi-cultivés parmi les Slovènes. Une pratique illusoire mais bien présente. La Culture Nationale ne pourrait évidemment pas jouer son rôle unificateur et constitutif de la communauté ethnique que sous la quadruple condition d'être produite par les Irreprochables (au moins du point de vue moralisant), d'être façonnée de manière stéréotypée, de n'entrer pas en concurrence, ni même en comparaison, avec les faits de culture d'une autre provenience, et, surtout, de ne pas présenter des problèmes de compréhension insurmontables même au niveau d'exigence des élèves des écoles primaires.⁹ Ces conditions, ces exigences

⁸ Le thème du réalisme, dans la peinture en premier lieu, fut prise en considération par l'auteur de l'article présent; cf. Braco Rotar, *Govoreče figure: Eseji o realizmu (Les figures parlantes. Les essais sur le réalisme)*, Ljubljana, DDU Univerzum, Analecta, 1981.

⁹ À l'objection de Svetlana Slapšak que c'est bien le contraire qu'on peut observer, qu'il y a, dans ces cultures nationales mineures (jamais adultes?), une surabondance de comparaisons: partout on se heurte aux "nos" Homères, Sienkiewicz, Mozarts, Raphaëls, etc. C'est impossible à nier. Or, vues de plus près, ces comparaisons se transforment en autant des barrières aux comparaisons effectives, ainsi

offrent toute une série des possibilités pour les intreprétations et interprètes plus espiegles de se montrer plus audacieux et plus *up to date* au petits frais.

Le problème de la mentalité, de l'imaginaire littéraire en Sloveie, et celui de la nature des réseaux mentaux ainsi mis en oeuvre, et que nous n'avons jusqu'à maintenant laissé qu'entrevoir, reste une question à laquelle on ne songe pas à répondre dans ce texte. Or, il est néanmoins nécessaire, pour les raisons de l'intelligibilité de nos développements, d'en dessiner quelques lignes.

Les discours de socialisation et de consécration (ce n'est qu'un mode un peu spécifique du premier) disposent, certes, d'un réseau conceptuel qui permet à leurs prononciateurs de jouer le rôle d'arbitre, d'autorité, des potestats culturels et de l'instance qui canalise les moyens financiers vers eux mêmes et vers ceux qui obéissent à »la règle«. Il n'y pas là grand chose à nous surprendre; ce qui est spécifique et qui est probablement caractéristique des milieux provinciaux, c'est qu'il n'y a pas là de rapport entre le produit littéraire et son interprétation, celle-ci étant ritualisée et vidée de tout effort analytique et de celui de compréhension quelque peu individualisée, bien au contraire, par les procédés de cette réception autorisée, tout texte littéraire se trouve réduit au même contenu de base, la diversification n'étant conçue que comme accidentelle. En Sloveie, toutes les inventions, toutes les nouveautés, toutes les marques de style, tous les sujets se trouvent ramenés, par cet appareil d'ajustements qu'est l'interprétation (critique) professionnelle, au répertoire modeste, issu du XIX^e siècle »réaliste« ou »romantique« et à un contenu pseudo-existentialiste.

De l'autre côté, bien que cette membrane interprétative difficilement perméable sépare l'interprétation de »son« objet plutôt qu'elle ne les met en relation, il ne serait pas vrai de dire qu'elle soit sans effet sur la production littéraire elle-même. Si, d'une part, cette production, sa structure, ses enjeux, ses moyens sont sombrés dans l'obscurité de la méconnaissance par une interprétation auto-limitée, on pourrait dire aussi qu'elle ne correspond pas aux catégories littéraires qu'on connaît dans des autres milieux culturels. Il existe là un décalage qui devient assez important dans le cas où on est emmené à utiliser les deux séries consécutives, littéraire et interprétative, dans l'étude du milieu intellectuel ou idéologique sloveie à un certain moment de son histoire: chacune de deux séries ne focalise l'autre que d'une manière arbitraire, ou plus précisément, c'est l'absence de l'interprétation proprement dite qui détermine la situation en produisant un effet d'indistinction, d'instabilité conceptuelle, de difformité, d'arbitraire du côté de la production littéraire,

La raison et l'enjeu de cette configuration – que je propose d'appeler la situation provinciale – n'est pas un secret: du côté de la cause, on pourrait souligner une vie intellectuelle locale en quelque sorte mutilé, produisant, par ce défaut de la conceptualisation, le manque de motivation, la perte de la réalité; du côté de l'enjeu, on peut parler d'une inconsistance des conceptions (indistinction, médiocrité), qui permet la subordination (ou l'assoujetissement) aux critères émanants de

qu'on peut, et à juste titre, soutenir que ces "comparaisons" ne disposent pas de termes de comparaison. En tout cas, c'est encore un sujet intéressant à rechercher.

la mentalité du milieu, et non pas des pratiques mises en jeu. Et d'autant plus que, pour les Slovènes, ou bien pour une bonne partie d'entre eux, la littérature est censée faire l'office de l'instrument majeur de l'identification nationale ou de la constitution de l'identité nationale, sociale et religieuse à la fois.

Bien sûr, les textes littéraires écrits en slovène existent, et cela depuis le XVI^e siècle, et leur existence ne pose pas des problèmes; on pourrait suivre un certain développement de cette littérature: dans les situations exceptionnelles, elle se trouve limitée aux territoires ethniques, mais dans la plus grande partie du temps elle rentre parfaitement dans le contexte régional de l'Europe centrale qui, au désespoir des habitants de la région quelque peu cultivés, est aussi loin de la nonchalance de sa définition par Danilo Kiš comme »rien qu'une notion météorologique« que de la construction d'un imaginaire »substantiel«. Ce qui est dit ici sur la nature de la littérature slovène est donc, avec une probabilité convaincante, valable aussi pour celle du voisinage régional. C'est vrai aussi pour les autres composantes des conjonctures idéologiques nationales ou ethniques de la région, bien que les rapports de force et les accents pourraient bien être différents.

On a déjà dit que la plus grande partie de la production littéraire slovène ne relève pas à des grands genres littéraires, littérature triviale incluse. Il s'agit plutôt d'une masse écrite faiblement différenciée où on peut bien sûr discerner les distinctions entre la prose et la poésie, et même plus subtiles, mais, dans son ensemble, en tant que produit social, elle est soumise aux usages non-littéraires: édifiant, éducatif, moralisant, politique, de promotion sociale, d'identification nationale et de groupe, de vernacularisation.

La part de la littérature »haute« ou savante y est bien faible, ce que pourrait être attribué à l'absence des institutions intellectuelles (et non pas seulement intellectuelles) dans la zone géographique et sociale de langue slovène jusqu'au premier tiers du XX^e siècle quand l'Université de Ljubljana fut créée, auxquelles s'est substituée l'Église catholique qui s'était chargée de fonctions les plus restrictives et les plus repressives des institutions non-existantes. Là où, dans les sociétés du XIX^e siècles de l'Occident, glissées dans un modèle moins traumatique joignant quelques traditions libertaires bourgeoises et autres et la séparation des cultures civique et ecclésiastique, ou au moins respectant une certaine isolation magnifique de la haute culture, science incluse, on rencontre les institutions de l'enseignement supérieur et de recherche, dans la société slovène et dans les sociétés du type semblable on se heurte contre le corps et le pouvoir réel de l'Église catholique: l'*Academia* était largement, sinon totalement, remplacé par l'*Ecclesia*.

Le fait que les autorités administratives de l'ancienne Carniole (la région centrale de la Slovénie actuelle) ont nettement, et en pleine révolution industrielle du XIX^e siècle, rejeté l'industrialisation de leur pays sans tenir compte (ou sans se rendre compte) des conséquences d'une telle attitude pour la population du pays, exemplifie l'état des choses, même exposées aux pressions de la Cour impériale viennoise et malgré la construction rapide du Chemin de fer du Sud (de Vienne à Trieste), qui allait de pair avec une urbanisation, ainsi en Carniole que dans certains autres *Länder*, les plus faibles à l'époque, et, évidemment freinée par les autorités locales,

ce qui était en vif contraste avec les *Länder* progressistes ou libéraux, tel la Styrie voisine et les bassins de Vienne et de Prague¹⁰.

Dans une perspective différente de celle que nous avons adopté jusqu'à ce moment, celle de l'évolution des identités collectives politiques sur le territoire slovène, on pourrait parler aussi d'un autre passage constitutif de l'arrière plan idéologique, à savoir le passage du nationalisme inclusif au nationalisme exclusif qui s'était opéré au XIX^e siècle, au sein des changements des perspectives géopolitique et culturelle. Provisoirement, on pourrait définir le début du XIX^e siècle comme une période de l'implantation intense de la forme du nationalisme issue des Lumières où des langues vernaculaires et des cultures nationales étaient travaillées sur l'arrière fond de l'égalité humaine et des droits de l'homme. Les porteurs de ce nationalisme et, en même temps, de la culture des Lumières étaient des savants réunis dans les sociétés savantes ou dans les cercles savants, comme par exemple le groupe autour du baron Sigismund Zojs, un naturaliste et amateur polyvalent bien informé, en Carniole. Ces intellectuels ont développé un programme intellectuel et politique englobant l'émancipation nationale à l'intérieur de l'émancipation généralisée, les membres n'étant pas nécessairement les membres du groupe ethnique destinataire (Sigismund Zojs, Anton Thomas Linhart, par exemple, n'étaient pas Slovènes, ils appartenaient à la noblesse de l'Europe centrale de l'époque). Le type de la culture promue par eux avait son côté universaliste et, en même temps, élitiste du point de vue intellectuel, si l'utilisation de tels termes anachroniques nous est permise. L'intérêt pour la réactivation des cultures étouffées en quelque sorte dans leur propre inertie était de type anthropologique, et il était inscrit dans la tradition savante issue de l'humanisme moderne. La situation sociale et culturelle où le cercle de Zojs fonctionnait pourrait être décrite comme une société d'Ancien Régime provinciale au moment où elle était subvertie partiellement par les réformes de Joseph II, mais aussi comme une société régionale et multi-linguale (le slovène en même temps que l'allemand et l'italien) au moins dans des petits centres urbains du pays. Mais c'était aussi une société vivant sous l'hégémonie des institutions catholiques issues de la Contre-Réforme et dans le cadre mental de la piété baroque garantie par elles. L'apogée du projet politico-culturel des Lumières est survenu par l'occupation napoléonienne, et pour une brève période des Provinces Illyriennes, au moment où la virtualité de la création d'une ossature institutionnelle «nationale» et régionale était à entrevoir à l'horizon.

Pendant la période de la Restauration, beaucoup plus longue que celle des Provinces Illyriennes, qui était aussi la période des régimes policiers et de la dictature idéologique de l'Église catholique, au temps où Ljubljana était devenue une parmi les destinations pénitentiaires pour les intellectuels «rebels» provenant des autres endroits de l'Empire des Habsbourgs, ces forces réactionnaires se sont acharnées sur les traces et restes visibles des Lumières, et à l'effacement de ses avatars – plus, notamment, des ébauches des institutions intellectuelles, dont l'Université impériale, dans des conditions un peu spéciales d'une culture provin-

¹⁰ De cette anomalie s'est aperçu Émile Durkheim dans le *Suicide* où il explique le taux des suicides relativement peu élevé en Carniole de son temps par le sous-développement du pays.

ciale. Le niveau intellectuel des écrits de l'époque s'abaissait considérablement, à l'exception de ceux du cercle du poète F. Prešeren, lui, au moins, communiquait, sur le plan intellectuel, plus intimement avec la tradition des Lumières qu'avec le climat culturel contemporain, mais le nombre des Slovènes parmi les écrivains augmentait progressivement. Parallèlement à cet paradoxe d'une dégradation culturelle, le projet de la création des écoles primaires en langue slovène était en plein essor ayant pour son but explicite d'instaurer les barrages linguistiques entre les habitants du pays ainsi alphabétisés et, en même coup, dépourvus d'un accès libre aux humanités, parce que la circulation même d'informations et des idées étant considérée une source de la révolution par les autorités administratives et ecclésiastiques¹¹. Jusqu'au milieu du siècle, les porteurs de la culture des Lumières étaient ou morts ou bien dégradés et marginalisés socialement.

Vers le milieu du XIX^e siècle, en réaction contre le nationalisme tribal (*völkisch*) allemand, sa copie locale commence à s'articuler et elle prend l'image du nationalisme ethnique slovène, panslaviste, ilyrien ou yougoslave qui, à l'intérieur de la communauté slovène, prédominera vers 1848, au moment du «Pintemps des peuples». Ce nationalisme qui se construisait moyennant les exclusions et les distancements multiples – de tous les «étrangers», les «juifs» (malgré ce que la population juive du pays était réduite à quelques familles venues de Trieste), produisait en effet l'ethnie (le peuple) slovène comme un ghetto ethnique, renfermé sur lui-même, nettement délimité de toutes les autres communautés dans le pays et dans l'entourage jadis traités en voisins et compatriotes régionaux. L'universalité de la culture des Lumières céda progressivement la place à l'ethnocentrisme et au localisme de patelin (l'idéologie de la race et du sol) devenu l'arrière-plan et la base de la constitution culturelle nationale. C'était la période d'introversion culturelle, des délires ethno-génétiques, de la xénophobie liés à l'égalitarisme «populaire» anti-capitaliste d'une communauté à la parenté imaginée (de la nation au sens «littéral»). Au sein de cette communauté, des conflits d'acculturation et du refus de l'industrialisation et de la modernisation se sont aggravés, par exemple l'attitude générale envers le chemin de fer vers le milieu du siècle, envers l'industrialisation, le refus des contacts avec les cultures étrangères. Suivit une élaboration des critères de la vie sociale et publique locaux présentés comme émanants «naturellement» des valeurs chrétiennes traditionnelles. L'absence béante et à perpétuité des institutions intellectuelles (scientifiques, d'enseignement supérieur, de culture) renforçait sans doute le radicalisme ethno-nationaliste. Mais celui-ci était en même temps amortisé et limité par la composition multi-ethnique et intégrante de l'Empire, dans son entité administrative austro-hongroise, ou, plus précisément, par le discours officiel de la Cour de Vienne, son idéologie particulière calquée sur un modèle de la tolérance et du respect des différences (horizontal), mais pas moins autoritaire dans le sens de la hiérarchie jamais mise en question (vertical). Les intellectuels ambitieux, don't quelques uns vraiment d'un format international reconnaissable, pouvaient émigrer dans les communautés ethniques plus promettantes tout en

¹¹ Cf. Vlado Schmidt, *Zgodovina šolstva in pedagogike na Slovenskem (Histoire du système scolaire et de la pédagogie en Slovénie)*, Ljubljana, Državna založba Slovenije, 1964, vol. 2.

restant non pas seulement dans le même contexte administratif et civique, mais aussi dans la même ville, ou bien ils quittèrent pour de bon le territoire national pour aller s'installer dans les centres intellectuels de l'Empire (à commencer par Bartholomeus Kopitar, le bibliothécaire de la Cour, le conseiller, censeur pour les publications dans les langues balkaniques et le linguiste romantique, jusqu'à Fritz Pregl, le Prix Nobel pour la chimie organique 1923).

Vers la fin du XIX^e siècle, ces intellectuels devenaient peu à peu, dans le discours public manipulé par la hiérarchie ecclésiastique et les membres des élites provinciales, «les traîtres» de la nation-peuple, c'est-à-dire, les déracinés, étrangers. Quelque initiatives et mouvements aux buts différents ont pris naissance néanmoins, suscités et menés par des intellectuels et intellectuelles moins épris par des narrations et stéréotypes courants. Cette situation est encore lisible dans la scissure entre les deux groupes des *Länder* aux orientations politiques distinctes et aux développements culturels défférents sur le territoire de la partie autrichienne de la double monarchie: l'un composé de province de Styrie, de la région viennoise et de la région pragoise, s'est distingué par une croissance économique parmi les plus rapides en Europe; l'autre, comprenant les provinces de Tyrol, Carinthie et Carniole, à croissance nulle ou négligeable, était voué à la léthargie économique tout en subissant une crise sociale, économique et démographique des plus dures et des plus tardives dans la région entière, qui résultait en fin du compte d'une politique locale de refus de la modernisation. Sous la surface des conflits des partis politiques, une constitution culturelle déviée faisait l'office d'un espace des articulations unique tout en empêchant la création des institutions. Cette constitution spécifique était imbriquée dans l'édifice impérial pourtant fonctionnel dans les autres paradigmes mentaux: on s'évadait de Ljubljana pour aller respirer à Trieste ou à Vienne, les ambitions impérialistes et coloniales des Habsbourgs (*Drang nach Osten*) ouvraient, par la force du texte idéologique sous-jacent, des contacts avec l'espace balkanique en suscitant en même temps des réactions locales diversifiées, mais non imprévisibles à cette ouverture peu désirée.

La thèse générale, très répandue dans le milieu littéraire et partagée par la plupart de historiens slovènes au cours du siècle dernier, est que le rôle des belles lettres dans l'élaboration historique de l'identité nationale des Slovènes était essentiel. Bien que largement mystifiée, cette thèse n'est pas sans tout fondement dans la réalité historique de la société locale; on doit admettre que cette littérature n'était pas et ne pouvait pas être seulement une pratique d'écriture et de lecture engageant auteur, public, et des institutions nécessaires à la production, mais une activité socio-politique hautement fonctionnalisée, surchargée des notions complexes d'une mission «historique» multiple: de la construction, de la constitution, de la pérennisation de l'identité slovène, de la moralisation des populaces, de l'établissement d'un lien «naturel» entre l'identité nationale slovène et la confession catholique de la population, et en même temps de l'évacuation de l'individualisme, des idées socialistes, du civisme, bref, du politique, de l'auto-représentation des Slovènes en tant que groupe ethno-nationale.

Tenant compte de ces préoccupations des *opinion makers* locaux, l'indistinction dans la réception de la production littéraire n'a rien de surprenant. Bien au contraire, ce qui est surprenant, c'est ce qu'il existe de textes littéraires imprégnés de l'innovation, de la communication avec les mondes littéraires, peuplés de profils individuels ciselés contre ce fond obscurisant du régime mental dans le pays.

Or, c'est bien cette tranche extrêmement réduite et sans impact social de la production littéraire qui est aussi la moins importante pour nos préoccupations ici. La spécificité de la région est aussi une minimalisation, sinon un anéantissement de ce type de littérature qu'on qualifiait de populaire/vulgaire et vouée au passe-temps des masses lettrés urbanisées. L'apport de cette dernière catégorie littéraire à la formation d'une mentalité urbaine de l'époque industrielle reste à mesurer. En revanche, un autre genre littéraire, moins raffiné et moins analysé par les chercheurs parce qu'il ne visait pas, dans les conjonctures des valeurs des sociétés industrielles des XIX^e et XX^e siècles, des consommateurs du haut degré culturel, se montre important. Quoique figé dans sa propre subordination aux genres de la haute littérature, ce genre joue un rôle important dans les sociétés »en retard«, non pas tellement de l'éducation des masses sémi-urbanisées comme on tente de nous persuader, mais plutôt effectant un contrôle invisible des esprits. Le phénomène dont on s'efforce de se rendre compte ici est double: un genre spécifique de la littérature populaire moralisante et portante (reproduisante, transmettante) une idéologie ruraliste et cléricale d'égalitarisme illusoire, produisant un imaginaire des communautés chrétiennes; mêlée en même temps au nationalisme du sang et du sol, cette production littéraire qu'on appelle, en Slovénie, la lecture des soirées, *večerniško branje*, imprime une marque reconnaissable aux tous les genres, de la poésie lyrique aux tentatives de la prose réaliste ou néo-romantique, pour XIX^e siècle, mais qui ne perd pas son insistance ni au cours du XX^e siècle malgré les changements drastiques des régimes politiques. En fin des comptes, ces régimes politiques tous imbibés d'un plus ou moins latent et visible, l'étaient moins qu'on ne le pense.

L'antisémitisme constitutif de l'identité nationale slovène ne saurait se passer de ce support littéraire. Les constatations de Marie-France Rouart¹² sur la non-distinctivité des éléments idéologiques dans la littérature populaire de l'antisémitisme (où les parts du didactique et de l'idéologique dans le déjà-dit »brouillent les frontières théoriques entre les littératures savante et naïve. En effet, quelle qu'en soit l'origine, anonyme ou non, la voix du conte antisémite se veut consensuelle, persuasive; entre émetteur et receveur, entre opinion ou *doxa*, effet à produire et milieu à convaincre, que se tisse un légendaire avec sa part de projections, de suppositions et d'attentes collectives qui déterminent la validité d'une fiction, tout autant que la façon dont est dispensé un savoir») sont très valables ici.

Sur le territoire géo-culturel et dans le groupe ethnico-linguistique qu'on traite ici, le seul espace littéraire, donc culturel, donc idéologique, donc mental qu'existe

¹² Marie-France Rouart, *L'antisémitisme dans la littérature populaire*, Paris, Berg International Éditeurs, 2001, p. 10; sur la pratique quotidienne de l'imaginaire entisémité cf. aussi Wolfgang Benz, *Bilder vom Juden. Studien zum alltäglichen Antisemitismus*, Munich, Verlag C. H. Beck, 2001.

réellement est celui d'entre deux mondes: celui qui nous intéresse d'avantage, entre la tradition issue de la Contre-Réforme catholique sauvée par l'idéologie de la Restauration dans la première moitié du XIX^e siècle s'opposant nettement aux courants dominants de l'époque qui, selon toute évidence, était une des périodes-clés dans l'élaboration de différences entre les supposées mentalités intra-européennes – donc à un autre monde. Comme ce monde-ci ne se construisait pas en réponse ou en réaction à l'exportation des idées universalistes reçues retrospectivement, comme se construisait la masque du nationalisme français, un oubli se glissa entre les couches de narrations, effaçant la réflexion des nationalismes comme des produits de conflits issus des changements sociaux et politiques au début du XIX^e siècle. Par contre, la narration »nationalisante« de ce monde se construisait comme une réception des *stimuli* d'une modernisation bourgeoise et capitaliste, par un milieu socio-culturel peu préparé¹³.

Quoiqu'il en soit, ce qu'on doit observer pendant la plus grande partie du XIX^e siècle et une bonne partie du XX^e siècle sur le territoire géo-culturel et dans le groupe ethno-linguistique qu'on s'est proposé à analyser, le seul espace d'interprétation ou d'action intellectuelle était celui liminal, entre un christianisme supposé interchangeable et des »légendaires« provenant d'autres milieux. La situation n'a pas changé que par des secteurs de la vie sociale (parce que il n'y a pas là beaucoup de liaisons entre la production intellectuelle et la consommation culturelle locale); cet espace est donc celui des transmissions, des banalisations, des stéréotypes, des préjugés, des »valeurs« ethniques (plutôt que populaires) et chrétiennes, il ne se définissait pas, et il ne se définit pas non plus à l'heure actuelle, comme un espace de production. Dans une perspective nationaliste, c'est un espace de l'identité manquée où la groupe ethnique ne saurait être défini que par les attributs positifs, impossibles à se présenter originaires ou d'appartenance à une Église universaliste, ni porteurs de stéréotypes importés prêts-à-l'usage, donc des segments de la *doxa* des milieux producteurs d'opinion, ceux-mêmes par rapport auxquels le groupe ethnique est supposé de se distinguer.

Ainsi l'antisémitisme local dans les pays slovènes se présente aussi peu autochtône que les autres »jugements de valeur« ou »opinions«, ce qui ne veut pas dire qu'il n'était pas, qu'il n'est pas encore bien réel et opérant. Ce fait ne distingue nullement la société slovène de l'ensemble des sociétés analogues, c'est-à-dire provinciales, européennes à souhait, qui, d'un point de vue quantitatif, prédominent de manière absolue. La seule spécificité, c'est que cette so-ciété se perçoit elle-même, dans les yeux de ses représentants, ainsi littéraires que politiques, comme une société de second ordre et ayant des ambitions et des possibilités limités par son statut même du »peuple/nation sans histoire« (*das Volk ohne Geschichte*): voilà

¹³ Les réactions aux pressions modernisantes de ce type constituent un des aspects majeurs des sociétés peu préparées à la modernisation; la création d'un fondamentalisme à la fois religieux et de civilisation que n'est aujourd'hui attribué qu'aux sociétés ou mondes non-occidentaux, trouvent leur parallèle, et très probablement très proche, dans ce mouvement de colonisation capitaliste et ses échecs intra-européens aux XIX^e et XX^e siècles.

un autre stéréotype courant et topiquement défini, historiographique et politico-idéologique cette fois.

Les occurrences presque obsessionnelles d'un antisémitisme flou et souple, c'est-à-dire applicables à n'importe quelles circonstances, parce que présentes de façon plus ou moins fréquente, mais obligatoire chez tous les gens de lettres locaux indiquent quelque chose d'inattendu, quand on considère la densité démographique extrêmement faible de la population juive dans le pays: jusqu'à la fin du XIX^e siècle pas plus que deux ou trois familles juives étaient installées à Ljubljana, les juifs étaient encore plus rares dans les autres villes sur le territoire slovène.

L'insistance extraordinaire de l'antisémitisme chez toute personne écrivante, à l'exception, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, des deux ou trois auteurs qui n'ont pas participé dans la divulgation des stéréotypes, à une présence garantie par des gens de lettres, ces vrais agents élus du »reveil du peuple« et du nationalisme slovène, fixées par une opinion publique, celle-ci largement créée par ces mêmes agents... La situation décrite ne saurait pas avoir trop d'accidentel; il n'était pas trop difficile pour nous d'y reconnaître l'enjeu et sa nature de la nécessité structurale d'un nationalisme déficient.

En passant en revue, en cours de nos recherches sur l'antisémitisme en Slovénie, les énoncés antisémites publiés dans les journaux de deux siècles passés, dans les oeuvres de prose, dans les mémoires et correspondances publiées¹⁴, on s'est trouvé dans la situation de pouvoir discerner d'une manière claire et précise, quelques traits communs, ainsi qu'une différenciation peu accentuée, mais couvrant quand même un éventail entier des variations s'ouvrant dans l'antijudaïsme chrétien, et fermant dans le racisme tout court. Comme si, en quelque sorte l'objet de la crainte et de la haine, de la *Judenhaß*, n'était pas très important, mais surpassé à l'infini par la crainte et l'haine seules.

Malheureusement nous sommes contraints de transmettre à une autre occasion l'analyse concrète et détaillée des matériaux par lesquels nos développements pourraient être corroborés et prouvés: c'est le moment de nous limiter aux brèves évocations des trouvailles et aux caractérisations sommaires des phénomènes rencontrés.

D'abord, pour la grande majorité des cas, la littérature slovène sur la »question juive« hissant le pavillon de la compétence et de la prétention scientifique, bien que rarissime (la liste en dépasserait à peine une dizaine des textes méritant d'être lus), fait tout, avec les exceptions très rares, pour éviter les questions qui pourraient mettre en question la constitution et du nationalisme local et de l'identité nationale ou ethnique. D'où la tendance, évidemment futile, mais inévitable en quelque sorte, de trouver les juifs slovènes (comme les Gitans autochtones, bons par rapport aux mauvais Tsiganes ou Roma venus d'ailleurs) n'a rien de surprenant. Enfin, les narrations de ce type étaient construites dans les littératures des »démocraties occidentales« avant et pendant la deuxième guerre mondiale, concernant les juifs

¹⁴ Une bonne partie du travail des archives et de publication est accompli par Marko Štepec dans sa thèse de magistère (3^e cycle) *Slovenski antisemitizem 1861 - 1895 (Antisémitisme slovène 1861 - 1895)*, Ljubljana, Faculté des Lettres, 1994. Cf. aussi I. Grdina, les deux textes déjà cités.

fugitifs du III^e Reich et des pays occupés. De l'autre côté, le réfus supposé (le plus souvent inventé purement et simplement) des Juifs à s'identifier à la «population indigène» offre aux «chercheurs» une explication parfaite pour la rareté des juifs dans le pays, et pour l'attitude hostile de la «population» envers eux. Or, on ne peut pas connaître l'attitude populaire que par la transmission textuelle filtrée des *litterati*, et on n'est pas autorisé d'en parler de manière assurée.

La tendance complémentaire de blanchir les slovènes «ethniques» de toute responsabilité pour leur antisémitisme se résume ainsi: ce n'aurait pas pu être un antisémitisme véritable, produit d'une attitude authentique, et surtout pas religieuse, ce n'était qu'une manière de parler causée par la crainte d'ordre économique provoquée elle-même par la misère sociale, un antisémitisme donc de second degré, suscité par les causes contingentes. Un fait un peu bizarre est néanmoins noté par l'auteur de l'interprétation critiquée: c'est que le juif un fois passé au christianisme catholique cesse d'être dangereux et pour l'économie et pour le milieu¹⁵. Ou bien, le problème de l'antisémitisme, beaucoup plus réel dans le milieu slovène, que ne l'était jamais la question juive «marginale», donc proclamée sans importance. Le changement du registre par le passage de l'antisémitisme (fréquent et insistant) à la «question juive» (marginalisée par les faits démographiques) est très caractéristique: il s'accorde bien avec le passage de la réalité historique d'un discours de l'identification (l'antisémitisme comme instrument de la constitution du groupe ethnique, surtout quand on amalgame n'importe quel «étranger» au «juif», ce qui est le cas pour les Italiens, les Allemands, les Français, les Anglais dans les textes antisémites slovènes, tout en s'appuyant sur une *doxa* produite peut-être à l'insu des acteurs bien par les étrangers dans les milieux étrangers, enfin, c'est bien la provenance obscurcie des entités doxologiques qui leur garantie, tout en s'appuyant sur les effets de la vérité qui autentifient le message moral¹⁶, une réception et une mise en circulation par les consommateurs/transmetteurs d'opinion.

Sentiments exprimés par les *écrivains* slovènes qui, en fin du compte, ne sont pas des superficialités ou des erreurs pures et simples, mais les instruments permettant à leurs usagers à ne pas se confronter aux problématiques transgressant les limites du domaine ethnique: en premier lieu, celles qui pourraient dénoncer sa relativité, sa non-autonomie en l'insérant parmi des phénomènes analogues dans le voisinage immédiat et dans celui plus éloigné – tout cela mis à part pour le moment, l'antijudaïsme et l'antisémitisme pourraient être compris comme l'arrière-fond général de la construction des communautés chrétiennes ainsi que des communautés ethno-nationales.

Drago B. Rotar

Institutum Studiorum Humanitatis (ISH)

Breg 12, Ljubljana, Slovenija

e-mail: braco@ish.si

¹⁵ Vlado Valenčič, *op. cit.*

¹⁶ Cf. Véronique Champion-Vincent & Jean-Bruno Renard, *Légendes urbaines, rumeurs d'aujourd'hui*, Paris, Payot, 1993.